

Katy

Serge Minoc

Katy

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Avertissement au lecteur

Ce livre est un roman inspiré de faits réels. Si certaines personnes se reconnaissent dans les crimes commis et relatés par ce récit tout à fait imaginaire évidemment, qu'elles aillent vite porter plainte à la première gendarmerie du coin.

À Cri Cri, ma compagne chérie.

Marie-Thérèse

Madame Marie-Thérèse Blanchard, en ce jour du 13 juillet 1974, monte dans le bus, ligne 17. Elle s'assied, comme à l'habitude sur la première rangée de sièges. Derrière le chauffeur. Marie-Thérèse est énorme. À cette place, nul dossier de siège devant elle ne comprimera sa bedaine. Sa condition de femme enceinte n'arrange pas la chose. Elle étend ses jambes boudinées qu'elle a gainées dans d'horribles bas couleur chair. De vieilles chaussures au cuir écaillé complète la panoplie du bas. En haut, Marie-Thérèse a revêtu un vilain chandail de laine grisâtre qui recouvre son ventre. Une jupe écossaise avec épingle dorée sur le côté voudrait embellir le portrait. Ça ne marche pas. Marie-Thérèse est une femme obèse et ses bajoues condamnent définitivement la dame au rang de pauvre mocheté. Elle le sait et s'en balance.

Mais ce jour du 13 juillet 1974 n'est pas un jour comme les autres. Marie-Thérèse a perdu les eaux. Il lui faut aller à l'hôpital accoucher de cette chose qui lui bat le ventre. Marie-Thérèse en a l'habitude. Elle a 35 ans et c'est sa onzième grossesse. C'est dire. Elle ne sait pas trop qui lui a fourgué cette chose dans le bide. Chez elle, des hommes passent. Ils boivent le Gévédor 14° qu'elle se fait livrer par caisse de douze bouteilles tous les deux jours. Elle en profite aussi. On n'a qu'une vie et faut bien qu'elle se passe. Les hommes boivent et après ils veulent tirer leur coup. C'est normal. C'est la vie. Alors ils la pénètrent. Quand ils peuvent. Leur triste bite souvent trop avinée pendouille lamentablement et Marie-Thérèse a beau s'échiner manuellement, ça pendouille toujours. Dans son bus, Marie-Thérèse émet un petit rire à ces délicats souvenirs. D'autres

hommes, malgré les litrons vidés, réussissent la pénétration et éjaculent bruyamment. Comme des veaux. Certains préfèrent le côté recto de son immense académie. Marie-Thérèse s'en fout. Ce qui compte pour elle, ce sont les biftons que tous, sans exception de prestation, se doivent de déposer dans la petite boîte de fer qui jadis contenait des gâteaux secs. Peu se sont enfuis sans régler leur dû. Marie-Thérèse a des arguments frappants. Une batte de base-ball qu'elle manie, sinon avec dextérité mais avec force moulinets.

Le bus s'arrête devant la station judicieusement appelée « L'hôpital Argenteuil. » Marie-Thérèse s'extrait en ahanant de son siège, dandine jusqu'à la porte que le chauffeur lui ouvre gentiment. Normalement on monte par cette porte, la centrale est destinée à la descente. Mais le chauffeur connaît Marie-Thérèse. Il a un peu pitié de cette femme qui jamais ne dit bonjour ni au revoir. Elle le regarde de ses grands yeux toujours noyés dans une brume, ne sourit pas, descend avec lourdeur les deux marches qui la mèneront au trottoir. Il pleut un peu, il crachouille plutôt. Ça mouille mais Marie-Thérèse n'en a que faire. Elle entrera toute trempée à l'hôpital. Et alors ! Elle connaît le protocole. On va la déshabiller. Une aide-soignante lui dira : « On se fait une petite toilette pour accueillir le bébé ? » L'aide-soignante passera un gant de toilette sur les plis de son ventre. Elle cachera mal sa répugnance. Le gant humide glanera la crasse accumulée depuis des mois entre ses plis graisseux. Elle procèdera au rasage des parties intimes. Pas si intimes que cela pour tous ses hommes qui sont passés par là. Puis elle dira : « La sage-femme passera vous voir bientôt, Madame Blanchard. Reposez-vous un peu. »

Me reposer ! pensera-t-elle. De quoi ? De cette marmaille qui braille chez moi ? De ces bonshommes à la con ? De la vie peut-être ?

Tout s'est passée comme Marie-Thérèse l'avait prévue. Elle a l'habitude. C'est presque une routine pour elle. La sage-femme est là. « Vous avez des contractions ? » lui demande-t-elle. « Ben oui sinon je ne serai pas là » répond Marie-Thérèse un rien énervée. « Je vais vous examiner » continue la sage-femme. « Ben oui, allez-y, fourrez vos doigts dans ma chatte. »

« Le col est bien dilaté. Bébé va arriver bientôt » confirme ce que Marie-Thérèse sait déjà. Elle sait aussi qu'elle va expulser cette chose assez rapidement. Vous pensez. C'est sa onzième grossesse. Le passage est fait.

Marie-Thérèse est installée dans la salle de travail. Ses contractions sont de plus en rapprochées et de plus en plus fortes. Bébé ne demande qu'à sortir de ce ventre maternel. Marie-Thérèse a hâte d'en finir et de rentrer chez elle. Même si chez elle, ce n'est pas le paradis. On y est plus proche de l'enfer avec ces quatre autres gosses qui piaillent et qu'il faut calotter pour les calmer. Et voilà qu'elle en ramène une autre. Car oui, c'est une fille qu'on vient de poser sur son ventre.

Oui, il ne reste que quatre gosses à la maison. La Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales, la DDASS, lui en a enlevé six et les a placés dans des familles d'accueil. Marie-Thérèse s'en fout.

« Qu'est-ce que je vais en faire de celle-là ? Où je vais pouvoir la mettre dans ce taudis ? » se demande la nouvelle mère. Elle n'a pas une once d'amour envers cette petite chose qui piaille déjà.

La chose est sortie. C'est une toute petite crevette rouge qui s'agite et hurle. Lucile, la sage-femme, a pris le bébé dans ses mains. Elle en a mis au monde des centaines de bébés. Toujours avec amour et beaucoup de tendresse. Toujours avec un regard émerveillé pour cette nouvelle vie qui commence. Mais, là dans les yeux de Lucile, on y voit, certes beaucoup d'amour mais aussi dans un petit coin, à peine cachée, une immense tristesse. Ce bébé est trop petit. Lucile le tend à l'aide-soignante qui dépose le petit corps sur le pèse-bébé. 1,7 kg indique la balance. Bébé doit être placé sous assistance respiratoire et va être nourri par sonde.

« Marie-Thérèse, votre bébé est tout petit. Nous allons le mettre en couveuse pour qu'il ait chaud et soit nourri » explique Lucile. « Emmenez-la et laissez moi me reposer un peu » lâche Marie-Thérèse qui s'endort aussitôt le placenta enlever, le cordon coupé, le bébé parti et le personnel itou. Marie-Thérèse est fatiguée, elle a passé une mauvaise nuit. Elle ronfle. Ses dernières pensées ne seront

pas pour son bébé mais pour les deux caisses de Gévédor qu'elle s'est faite livrée aujourd'hui. Le livreur va se casser le nez devant la porte à moins que Johnny, le plus grand de 17 ans ne soit pas allé à l'école comme souvent. Ça le fait chier, dit-il.

Johnny, Sylvie, Claude dit Cloclo (mais c'est une fille), Eddy, Julien, Pierre. Ce dernier à cause du zizi de Pierre Perret. Marie-Thérèse a trouvé ça rigolo. Les autres, elle ne s'en souvient pas. Marie-Thérèse a donné à ses enfants les prénoms des chanteurs qu'elle aimait. Mais là, avec cette nouvelle arrivée, elle est en manque d'imagination. « Vous n'avez pas une radio à me prêter ? » demande-t-elle à l'aide-soignante qui vient de la réveiller pour ses soins. L'aide-soignante lui apporte une petite radio. Marie-Thérèse ne met pas longtemps à trouver la bonne station. Europe 1. « La rockeuse des diamants. » Marie-Thérèse aime. Le nouveau bébé s'appellera Catherine.

« Madame, nous allons garder Catherine quelque temps. Le temps qu'elle se remplume un peu. Après, vous pourrez venir la chercher pour l'emmener à la maison. Venez la voir tous les jours si vous le pouvez. Ça lui fera du bien » explique le gynécologue, un grand bonhomme au visage glabre dans lequel il serait vain de chercher un sourire.

« Combien de temps ? » interroge Marie-Thérèse. « Ça va dépendre de votre enfant. Le temps qu'il faudra pour que Catherine atteigne ses deux kilos. Nous ne la laisserons pas partir avant » continue l'homme triste et fatigué de voir cette mère si peu aimante envers son bébé qui vient d'arriver au monde sur un mauvais pied. Il sait, car il connaît Marie-Thérèse, que la petite Catherine, ne connaîtra pas tout l'amour qu'un bébé doit recevoir pour être heureux. Mais qu'y peut-il, lui ?

Marie-Thérèse est restée trois jours à l'hôpital puis est rentrée chez elle. Seule sans Catherine. Elle n'est ni triste ni contente. Le soir venu, on a frappé à sa porte. C'était Jojo Le Clodo. Il venait boire un coup et éventuellement en tirer un avec la grosse Marie-Thérèse.

« Allez, ouvre la bouteille Jojo mais c'est tout ce que tu va ouvrir ce soir. Je suis fatiguée ? Je rentre de l'hôpital. »

« Où est ton bébé ? »

« Ils l'ont gardé. Trop maigre qu'elle est, la Catherine. »

« Catherine que tu l'as appelée ? Et ta Katy t'as quittée ? » fredonne Jojo qui a une passion pour Bobby Lapointe.

Marie-Thérèse sert un verre à Jojo. S'en sert un aussi. Évidemment. Puis un autre. La bouteille est vide. Marie-Thérèse a une crise d'angoisse. Le livreur est-il passé. « Johnny, le livreur de pinard est passé pendant que j'étais pas là ? » crie-t-elle. De la chambre où sont enfermés les enfants, c'est la règle dès qu'on frappe à la porte, Johnny répond. « Il est sous l'évier ton pinard. » Marie-Thérèse se lève et soulève le rideau noir de crasse qui cache le dessous de l'évier et sa précieuse cargaison de bouteilles. Elle en sort une, ôte le bouchon de plastique et verse généreusement deux grands verres.

Jojo est parti. Sans avoir ouvert sa braguette. Elle n'a pas le cœur à ça, Marie-Thérèse. Elle pense à cette Katy qu'elle a laissée là-bas à l'hôpital d'Argenteuil. « Qu'est-ce que je vais en faire ? Bon, j'ai un peu de temps devant moi » se dit-elle en se versant une rasade.

Mais le temps passe vite. Trop vite. La petite a pris du poids. Elle approche dangereusement des deux kilos. Ils vont la garder encore un peu. La petite présente beaucoup d'agitation. Bientôt elle devra aller la chercher. Marie-Thérèse est allée deux fois voir Katy. Et chaque fois, elle a eu cette pensée : « Qu'est-ce que je vais faire de ça ? » Ça, Katy.

Le téléphone a sonné. C'est l'hôpital. « Vous pourrez venir chercher Catherine le 14 septembre. » Panique dans la pauvre tête de Marie-Thérèse. Elle a déjà deux mois ! Non, elle ne peut pas s'occuper de cet enfant. Ce n'est pas possible. Elle n'en est pas capable. Elle le sait. Alors le 9 septembre, elle se dirige vers le tiroir du buffet, en tire un bloc à lettres, un stylobille et s'assied. Elle pose le papier sur la toile cirée de la table, prend le stylo et écrit : « Je viens par cette lettre vous demander de bien vouloir confier ma fille Catherine à Madame Gosseney qui a déjà ma fille Clarence. Catherine est à Argenteuil, à la clinique, il faut faire vite. Venez me voir le plus vite possible, la petite va sortir bientôt et je ne veux pas la déranger. »

« Clarence ? Tiens. Pourquoi Clarence ? Je ne connais pas de chanteuse portant ce prénom. Bizarre. Ça tourne dur dans sa tête à Marie-Thérèse. Voilà déjà quatre années bien tassées que Clarence est chez les Gossiny. Je l'avais oubliée celle-là et voilà que ça me revient. Elle va être contente d'avoir sa petite sœur avec elle. » Voilà ce qui se passe dans la tête de Marie-Thérèse alors qu'elle écrit cette lettre à l'assistante sociale qu'elle connaît bien.

« Je ne veux pas la déranger » a écrit Marie-Thérèse. Quel beau lapsus ! car c'est bien elle, la maman, qui ne veut pas être dérangée par la venue de ce nouvel enfant. Un poids supplémentaire qu'elle n'est pas capable de supporter. Car trop, c'est trop. Marie-Thérèse n'en peut plus.

Le 2 octobre, Katy est prise en charge par les service sociaux. Elle a deux mois et trois semaines. « Catherine pèse maintenant deux kilos. C'est une enfant menue, marquée malgré tout. Vestiaire urgent. » a noté l'assistante sociale. Vestiaire urgent. Le terme de la DDASS pour qu'on procure vêtements, couches et autres choses nécessaires au nouveau-né qui démarre sa vie, abandonnée. Katy a quitté la douce chaleur de la maternité. Elle ne sait pas encore qu'elle n'est pas sur le point de retrouver cette bienveillante quiétude.

La famille Gossiny

Madame Georgette Gossiny est assistante maternelle. Elle a quarante trois ans, un mari, Marcel, cinquante ans. Le couple a deux enfants. Deux garçons, André et Julien. Ils ont respectivement lorsque Katy arrive dans la famille sept et cinq ans. C'est une famille unie qui possède une maison à Méry-sur-Oise. La famille est agréée par la DDASS. On sait tous que cette noble institution de protection de l'enfance choisit avec un soin particulier les familles d'accueil dans lesquelles seront placés tant d'enfants soit abandonnés à la naissance comme Katy soit retirés de leur famille par le juge des enfants après des signalements de maltraitements voire d'incestes.

Marcel est un homme bourru. Ce n'est pas parce qu'on est bourru qu'on est un mauvais homme. Marcel travaille à la mairie de Méry-sur-Oise. Il est agent communal. C'est un peu l'homme à tout faire dans la commune. Il s'occupe des parterres comme de la voirie mais aussi de l'entretien des bâtiments communaux. C'est un brave homme qui, tous les soirs avant de rentrer à la maison va boire son canon au bistrot du coin avec ses collègues. Marcel est grand, 1,90 m. Il est bien charpenté et nul ne songerait à lui chercher noise. Un brave homme, quoi.

Georgette est fière de son mari qui a une situation stable. Elle, elle est contente de son travail d'assistante maternelle et d'être famille d'accueil. Ça rapporte un peu de sous à la maison surtout quand elle en a trois en garde, quatre maintenant avec la petite Katie. Georgette est une femme simple qui s'habille simplement et a des idées simples sur la vie. Mais a-t-elle seulement des idées ? Parfois on peut se le demander car Georgette obéit à son mari, pense comme son mari. Elle lui est soumise et ça ne lui pose pas de problèmes